

B2. B  
Brb  
88

EMILE POUGET

# Ad Memoriam

QUELQUES ARTICLES

ET EXTRAITS PARUS DANS LA PRESSE

*Plus loin : M. PIERROT. — Le Soir : VICTOR MÉRIC. —  
Le Populaire : LÉON OSMIN. — L'Œuvre : L. Dx. —  
L'Humanité. — Le Peuple. — Le Cri du Peuple, etc.*

DERNIERE VISITE AU PERE PEINARD

par M. CHAMBELLAND

LA VIE MILITANTE D'EMILE POUGET

par PAUL DELESALLE

ET

**LE 14 JUILLET**

par LE PÈRE PEINARD



EDITIONS

**LA PUBLICATION SOCIALE**

**16, Rue Monsieur-le-Prince**

**Paris (VI<sup>e</sup>)**

1936



# La Vie militante

## d'Emile Pouget

---

Le *Cri du Peuple*, dans ses numéros du 29 juillet et 5 août 1931, a publié l'article ci-après :

*Personne ne pouvait mieux retracer — pour les générations qui ne l'ont pas connu — la vie militante d'Emile Pouget que Paul Delesalle, son ami, son compagnon de lutttes de quarante années et qui fut lui aussi, secrétaire de la C. G. T., de la vraie C. G. T., celle d'hier, celle que nous travaillons à reconstruire.*

Lundi 21 juillet, à cinq heures du soir, une courte dépêche, *Emile plus mal*, m'avertissait.

Notre vieux camarade s'était éteint tout d'un coup dans son fauteuil vers 2 heures de l'après-midi, à l'âge de 71 ans.

Les camarades du *Cri* m'ont demandé d'écrire un article sur Emile Pouget. C'est une tâche difficile tant sa vie, toute au service de la classe ouvrière, fut remplie. J'ai tenté de le faire mais je me rends compte de l'insuffisance de mon papier.

Ecrire une vie, même résumée, de Pouget, c'est écrire l'histoire du mouvement prolétarien pendant plus de trente années et cela dépasse, et de beaucoup, le cadre d'un article.

### LA JEUNESSE

Emile Pouget était né en 1860, près de Rodez, dans le département de l'Aveyron. Son père qui était notaire, mourut de bonne heure. Sa mère se remaria et de ce fait sa vie fut en quelque sorte désaxée. Néanmoins, son beau-père, bon républicain de l'époque, batailleur comme son beau-fils, perdit vite sa place de petit fonctionnaire pour avoir écrit dans une petite feuille de combat qu'il avait du reste fondée.

C'est au lycée de Rodez où il commença ses études que naquit sa passion pour le journalisme. Il fonda — à 15 ans — son premier journal, le *Lycéen républicain*. Je n'ai pas besoin de dire comment ses maîtres accueillirent la petite feuille.



En 1875, son beau-père mourut. Il lui fallut quitter le lycée pour gagner sa vie. Paris l'attira. Ce que furent ses débuts dans la capitale, je ne puis à mon grand regret les dire ici dans leurs détails. Employé dans un magasin de nouveautés, il se mit, la tâche terminée, à courir les réunions publiques, les groupes avancés et rapidement se donna tout entier à la propagande révolutionnaire.

Pour être exact et complet, il me faudrait refaire ici l'histoire des scissions socialistes, la création des premiers groupements anarchistes avec ce que l'on a appelé à l'époque le *demi-quarteron*.

Mais déjà, l'anarchisme purement spéculatif et idéaliste ne pouvait satisfaire un sens social prononcé et dès 1879 il prit part à la fondation, à Paris, du premier syndicat d'employés. Il y a une telle unité de vie militante chez Pouget qu'il sut bientôt décider son syndicat à publier la première en date des brochures antimilitaristes. Inutile de dire que ce fut notre syndicaliste qui la rédigea et j'ajoute qu'elle serait aujourd'hui impubliable aussi bien par la véhémence de son texte que par les conseils dont elle était largement émaillée...

Vers les années 1882-1883, le chômage sévissait à Paris avec une certaine intensité, si bien que le 8 mars 1883 la Chambre syndicale des menuisiers convoquait les sans-travail à un meeting en plein air qui devait se tenir sur l'esplanade des Invalides.

Bien entendu, le meeting fut rapidement dissous par la police, mais deux groupes importants de manifestants se formèrent : l'un prit le chemin de l'Élysée et fut rapidement dispersé, l'autre, avec Louise Michel et Pouget, dévala vers le boulevard Saint-Germain. Rue du Four une boulangerie fut plus ou moins dévalisée. Peut-être raconterai-je un jour par le détail ce que fut exactement cette randonnée telle que me la conta Pouget un 8 mars anniversaire.

Néanmoins, la manifestation continua et ce ne fut qu'arrivée place Maubert qu'elle se trouva en présence d'une force de police importante. Les agents s'étant précipités pour arrêter Louise Michel, Pouget s'efforça de la délivrer ; il fut à son tour arrêté et conduit au poste.

Quelque temps après, sous l'inculpation — inexacte — de pillage à main armée, il passait en cour d'assises. Louise était condamnée à six ans de réclusion, Pouget à huit ans, peine qu'il dut purger à la prison de droit commun de Melun. Il y resta trois années pleines et une amnistie intervenue à la suite d'une élection de Rochefort l'en tira au bout de ce temps.

La prison, bien au contraire, n'avait pas assagi le militant. Pour vivre, il s'occupa alors de représentation, voire de librairie en même temps qu'il reprenait la propagande.



LE « PÈRE PEINARD »

Et la propagande le prit si bien que l'idée lui vint naturellement d'avoir un journal.

C'est le 24 février 1889 que parut le premier numéro du *Père Peinard* en petite brochure, rappelant les « Lanternes » de Rochefort, écrit à la façon imagée du « Père Duchêne » d'Hébert, mais d'un style plus prolétarien. Dans l'un des premiers numéros, il reproduit la lettre d'un correspondant qui montre combien Pouget avait touché juste.

« Dans mon bureau il y a huit copains... Je leur fais lire le *Père Peinard*. Ils sont malheureusement trop couillons pour l'acheter, mais je leur prête, et il faut l'avouer, c'est la forme qui fait passer les idées qui y sont contenues. Donc cela prouve que vous avez raison. »

Et Pouget de répondre : « J'ai foutu ta lettre, cher copain, malgré la pommade que tu me passes : justement parce que tu as mis le doigt sur un des chouettes côtés de mes flanches ».

La forme, en ceci, faisait passer le fond et c'est pourquoi les petits pamphlets de Pouget eurent un succès dont on se rend difficilement compte aujourd'hui. Tant que dura le *Père Peinard* — puis la *Sociale*, — il y eut dans certains centres ouvriers une réelle agitation prolétarienne et je pourrais citer dix, vingt localités ouvrières, telles Trélazé, Fourchambault où tout mouvement est tombé à rien après la disparition de ses pamphlets.

A Paris, notamment, parmi les ébénistes du faubourg Saint-Antoine, le mouvement revendicatif dura tant que vécut le *Père Peinard*. Un petit brûlot *Le Pot-à-Colle*, écrit dans le même style y parut même vers les années 1891-1893. Depuis, le faubourg est à peu près resté en sommeil. Telle a été à une certaine époque l'influence profonde de Pouget sur le mouvement ouvrier.

Et cela n'est en rien surprenant car l'anarchisme de Pouget est avant tout et surtout *prolétarien*. Dès les premiers numéros du *Père Peinard*, il exalte les mouvements de grève, les numéros du 1<sup>er</sup> Mai sont uniquement consacrés à encourager « les copains » à y prendre part. *Le 1<sup>er</sup> Mai est une occase qui peut tourner bien. Il suffirait pour cela que nos frangins, les troubades, lèvent la crosse en l'air, comme en février 1848, comme au 18 mars 1871, et ça ne serait pas long du coup.* »

L'un des premiers, il sent tout ce que l'on peut tirer de l'idée de « Grève Générale » et dès 1889, il écrit :

*Oui, nom de Dieu, y a plus que ça aujourd'hui : la Grève Générale !*

*Voyez-vous ce qui arriverait si dans quinze jours y avait*

plus de charbon. Les usines s'arrêteraient, les grandes villes n'auraient plus de gaz, les chemins de fer roupilleraient.

Du coup, le populo presque tout entier se reposerait. Ça lui donnerait le temps de réfléchir ; il comprendrait qu'il est salement volé par les patrons, et dame, il se pourrait bien qu'il leur secoue les puces dare-dare !

Et plus loin :

Donc une fois que les mineurs seraient tous en l'air, que la grève serait quasi générale, faudrait, nom de dieu, qu'ils se foutent à turbiner pour leur propre compte ; la mine est à eux, elle leur a été volée par les richards ; qu'ils reprennent leur bien, mille bombes.

Et le jour où, assez marioles, y aura une tripotée de bons bougres qui commenceront le chabanais dans ce sens, eh bien ! foi de Père Peinard, le commencement de la fin sera arrivé !

#### UN GRAND PAMPHLETAIRE PROLETARIEN

Mais si le mouvement ouvrier y tient une très grande place, tous les autres aspects de la question sociale, Pouget les passe au crible de son implacable censure ; aucune des tares de la société bourgeoise ne lui échappe ; une grande banque, « Le Comptoir d'Escompte », vient-elle de sauter : son article « Les Accapareurs » serait à citer en entier :

*Gouvernants, bouffe-galette et financiers, c'est fripouille et Cie. Comme aujourd'hui, l'on a décidé une enquête : Je préfère, écrit-il, le système de 89, c'était mieux. Ainsi au mois de juillet 89, Berthier de Sauvigny était accroché à un réverbère, et un autre de ses copains, Foulon, était massacré. Quand donc nous foutrons-nous à appliquer à nouveau ce système, pour faire passer le goût du pain à toute la clique des Rothschild et des Schneider ?*

L'agitation à l'extérieur ne le laisse jamais indifférent.

Ainsi : « Chez les copains d'à-côté » : *En plus des gars d'Allemagne qui se trémoussent gaillardement, les Macaronis cassent la margoulette à leurs grands proprios, les paysans serbes et bulgares, qualifiés de brigands par nos salopiots de journaloux, tapent sur leurs grosses légumes... Y a pas jusqu'aux Angliches qui, malgré leur flegme et leur air gnangnan, y sont allés de leur petite grève.*

C'est ensuite « Les Jean-foutreries militaires », critique de l'armée, des « saloperies de la caserne » et c'est une charge à fond — et quelle charge ! — de l'armée et du militarisme.

« Au Palais d'injustice », c'est la magistrature et la justice de classe et je ne vous dis que ça, qui est à son tour jugée comme elle le mérite.

Et ce n'est pas tout. A chaque sursaut de l'opinion publique

c'est un article, voire un numéro spécial, car Pouget a, par-dessus tout, le sens exact de la propagande, de ce qu'il y a à dire aux foules.

Le tirage au sort lui est un bon prétexte, de même l'anniversaire de la Commune ou du 14 juillet, et souvent un placard (1) accompagne le numéro du *Père Peinard*. Pas un fait qui ne touche tant soit peu l'opinion ne le laisse indifférent. C'est que Pouget est avant tout et surtout un journaliste-né.

Mais où la polémique revêt une forme plus personnelle, bien que sans lui être particulière puisqu'elle est celle de tous les anarchistes à cette époque, c'est dans sa critique du parlementarisme et de tout l'organisme étatique.

Ce que ressuscitaient Pouget et les anarchistes de cette époque c'étaient en réalité les anciennes luttes de la Première Internationale, le socialisme libertaire d'une part, représenté par Bakounine et la Fédération dite Jurassienne, et le socialisme autoritaire de Marx.

Guesde, — le meilleur des représentants du socialisme autoritaire de l'époque — la bête noire de Pouget et qui le lui rendait bien, — allait partout clamant : « Envoyez au Parlement, vous classe ouvrière, la moitié des députés plus un et la Révolution ne sera pas loin d'être un fait accompli ». Ce à quoi Pouget et ses amis répondaient : « Groupez-vous dans vos Sociétés ouvrières, dans vos syndicats et emparez-vous des ateliers. »

Deux méthodes qui mettaient — et mettent aujourd'hui encore — aux prises, et de façons parfois violentes, socialistes libertaires et autoritaires.

Et Pouget d'illustrer sa thèse, aussi la polémique est-elle acerbe. Qu'on en juge : *C'est dimanche qu'elles ont lieu, ces sacrées élections ! Turellement c'est pas les candidats qui manquent ; y en a pour tous les goûts et de toutes les couleurs : une truie n'y trouverait pas ses petits.*

*Mais, nom de dieu, si la couleur et l'étiquette des candidats changent, y a une chose qui ne varie pas : les boniments ! Réacs, républicains, boulangers, socialos, etc., etc., tous promettent au populo de se faire mourir de fatigue !*

Et un violent placard de développer sa démonstration.

### REPRESSION

Mais une telle propagande, menée avec tant de vigueur, n'était certes pas sans inconvénients. Les poursuites pleuvaient dru et si ses gérants écopaient, Pouget, lui aussi, allait faire

---

(1) Nombre de placards et affiches « Le Père Peinard au Populo » ont été tirés à plus de 20.000 exemplaires, et je pourrais en citer plus de trente.

de temps à autre des séjours à Sainte-Pélagie, la prison politique de l'époque, ce qui n'empêchait pas le *Père Peinard* de paraître, des copains allant à tour de rôle chercher la copie à la prison même.

Une période d'agitation aussi intense — et il faut bien le dire, elle n'était pas seule — avait exaspéré certaines individualités, une série d'attentats s'ensuivit avec, comme couronnement, l'assassinat à Lyon du président Carnot.

La bourgeoisie, excitée par la presse à son service, fut prise d'une frousse telle qu'elle ne crut trouver son salut que dans le vote par les Parlements d'une série de lois de répression qualifiées justement, la peur passée, de lois scélérates.

Les arrestations succédèrent aux perquisitions qui eurent lieu par centaines à travers le pays et un grand procès, dit « Procès des Trente », fut engagé.

Pouget et pas mal d'autres camarades mirent alors la frontière entre eux et leurs prétendus juges. L'exil commençait pour lui et le 21 février 1894, le 253<sup>e</sup> et dernier numéro de la première série du *Père Peinard* paraissait.

Réfugié à Londres où il retrouva Louise Michel, ce serait mal connaître notre camarade que de croire qu'il allait s'arrêter, et en septembre de la même année le premier numéro de la série londonienne du *Père Peinard* paraissait. Huit numéros parurent jusqu'en janvier 1895.

Mais l'exil n'était pas une solution, la bourgeoisie se sentait un peu rassurée, Pouget revint en France pour purger sa contumace et fut acquitté comme l'avaient du reste été tous ses coaccusés du « Procès des Trente ».

Toutes ces péripéties n'avaient en rien altéré l'ardeur du militant ; cela ne traîna pas ; le 11 mai de la même année paraissait *La Sociale* qui succédait au *Père Peinard*, dont son fondateur, pour de multiples raisons, n'avait pu reprendre, momentanément le titre (qui ne fut repris qu'en octobre 1896).

De ces deux nouveaux nés de Pouget, que dire sinon qu'ils furent égaux, par l'intensité de la propagande, à leur aîné ? Même courage — plus de courage même, car les « Lois scélérates » aggravaient les difficultés — et même vaillance. C'est de cette époque que datent les fameux *Almanach du Père Peinard*, de nombreuses brochures de propagande dont l'une, entre autres, signée Pouget, *Les Variations Guesdistes*, fit quelque bruit dans le landerneau du socialisme politicien.

Peut-être est-ce le moment de rappeler que l'artiste chez Pouget n'était pas inférieur au propagandiste et à l'écrivain. Chaque semaine une page du *Père Peinard* était réservée à l'illustration, et ses dessins si véhéments étaient souvent signés d'artistes — tels Maximilien Luce — qui se sont fait depuis

une place de premier plan parmi les meilleurs peintres de ces cinquantes dernières années.

Les dessins des « *Almanach du Père Peinard* » sont signés Camille Pissaro et des fils de ce grand artiste et Paul Signac apporta parfois sa collaboration à l'œuvre de Pouget.

Une belle exposition des œuvres du plus grand des sculpteurs du labeur prolétarien : Constantin Meunier, ayant lieu à Paris, ne pouvait laisser Pouget indifférent.

Son ami de toujours, Maximilien Luce, fit de superbes croquis de l'œuvre de Constantin Meunier et de la collaboration de ces deux grands artistes qui eurent mieux que tous autres, le sens de la beauté du labeur ouvrier, sortit le bel album : « *Les Gueules Noires* », qu'édita Emile Pouget.

Vint l'affaire Dreyfus. Pouget là encore ne pouvait pas rester indifférent. Il se jeta dans la bataille, mais ce fut pour réclamer la justice aussi pour les anarchistes envoyés au bagne et qui se mouraient aux Iles du Salut, qui leur étaient à cette époque spécialement affectées.

Par de multiples articles, par sa brochure, *Les lois scélérates*, écrite en collaboration avec Francis de Pressensé, il réussit à attirer l'attention des masses, et les gouvernants de l'époque durent mettre en liberté quelques-uns de ceux qui restaient d'une prétendue révolte habilement machinée antérieurement par l'administration du bagne.

#### « LA VOIX DU PEUPLE »

Nous sommes arrivés à l'année 1898. La Confédération Générale du Travail prend un développement de plus en plus grand, une importance sociale toujours plus forte.

Le Congrès de Toulouse (1897), sous l'impulsion de Pouget, avait adopté un important rapport sur *Le Boycottage et le Sabotage*, qui apportait à la classe ouvrière une nouvelle forme de lutte.

Enfin, et c'était là son idée la plus chère, il avait envisagé de doter la classe ouvrière d'un organe de combat exclusivement rédigé par les intéressés. Déjà un premier vœu dans ce sens avait été adopté au Congrès de Toulouse, puis repris au Congrès de Rennes. Il s'agissait alors dans l'esprit des camarades d'un journal quotidien, projet auquel l'on dut renoncer par la suite, en présence de difficultés financières de tout ordre.

N'importe, l'idée était lancée et il est bon de le rappeler ici, c'est aussi grâce à la ténacité de Pouget que le premier numéro de la *Voix du Peuple* paraissait le 1<sup>er</sup> décembre 1900.

Pouget, nommé secrétaire adjoint de la C. G. T., section des Fédérations, était chargé d'assurer la parution hebdomadaire du journal. Grâce à son effort persévérant et aidé par Fernand Pelloutier, la classe ouvrière pour la première fois était dotée d'un organe bien à elle.

Sur les difficultés du début, difficultés de tous ordres, morales surtout, car on ne voyait pas d'un bon œil dans certains milieux le nouvel organe, je ne m'étendrai pas. Il me faudrait refaire en quelque sorte l'historique des débuts du syndicalisme de ce que des camarades ont surnommé les *temps héroïques* de la C. G. T. et dont d'autres ont pensé et pensent encore qu'ils ont été l'un des moments les plus beaux de l'histoire du mouvement ouvrier français.

Il me serait facile, la collection de *La Voix du Peuple* aidant, de reprendre une à une les campagnes de tous ordres, lutte contre les bureaux de placements, repos hebdomadaire, journée de huit heures, lutte contre les iniquités les plus diverses auxquelles le nom d'Emile Pouget est constamment mêlé et toujours au premier plan de la bataille.

C'est toute la classe ouvrière qui luttait par sa plume.

Il me faut cependant rappeler ces beaux et inoubliables numéros spéciaux sur « Le tirage au sort », sur « Le 1<sup>er</sup> Mai », conçus et mis en valeur d'une telle façon qu'il n'est pas exagéré de dire que jamais une telle intensité de propagande n'a été dépassée.

Rappellerai-je aussi la campagne pour la journée de huit heures, ayant son aboutissement au 1<sup>er</sup> mai 1906 ? Il faut avoir vécu cette époque au côté de Pouget pour savoir quelle science — le mot ne me paraît pas trop fort — de la propagande il déploya alors. Secondé par son *alter ergo* Victor Griffuelhes, pendant près de deux années, ils surent trouver chaque fois du nouveau pour tenir en haleine la masse des travailleurs qui parfois a trop tendance à douter d'elle-même. Il n'est donc pas exagéré de dire que si là où elle sait l'imposer intégralement, la classe ouvrière jouit de la journée de huit heures, elle le doit pour une part assez appréciable à Emile Pouget.

Il suffit de reprendre la collection des Congrès de la C. G. T. entre 1896 et 1907 pour bien juger de l'influence profonde qu'il exerça sur ces assises du travail. Ses rapports, ses interventions et surtout son travail effectif au sein des commissions sont encore les plus sûrs garants de ce que lui doit le syndicalisme. Rappellerai-je qu'à Amiens c'est lui qui tint la plume et que la motion, qui aujourd'hui encore reste la charte du véritable syndicalisme, est en partie son œuvre ?

Il faut rappeler aussi, en dehors des nombreuses brochures qu'il signa, et dont on trouvera plus loin une liste que je crains incomplète, sa collaboration à nombre de petits journaux ouvriers et aussi ses grands articles parus dans le *Mouvement socialiste* d'Hubert Lagardelle, études si substantielles qu'il sera impossible de les ignorer lorsque l'on voudra à l'avenir étudier plus que superficiellement les origines et les méthodes du Mouvement syndicaliste en France.

« LA REVOLUTION »  
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES  
LA RETRAITE

Journaliste né, je l'ai déjà dit, Pouget eut toute sa vie comme la hantise d'un journal quotidien, mais d'un journal prolétarien reflétant exclusivement les aspirations de la classe ouvrière.

C'est alors ce qu'il tenta en fondant avec d'autres camarades, *La Révolution*. Griffuelhes en était, Monatte aussi. Malheureusement, il faut pour cela beaucoup d'argent pour faire vivre un journal quotidien et l'aide escomptée n'étant pas venue, *La Révolution* dut, au bout de quelques mois, cesser de paraître. Ce fut bien là l'un des plus grands crève-cœur de sa vie de voir sombrer l'œuvre qu'il avait si ardemment désirée.

Je pourrais presque m'arrêter ici mais il me faut bien rappeler l'affaire de Draveil-Villeneuve-Saint-Georges. Il semble bien en effet, avec le recul des années, que cette misérable et triste journée ait été voulue par Clemenceau. C'était du reste l'opinion de Griffuelhes autant que celle de Pouget. Des poursuites furent engagées contre un certain nombre de militants et naturellement Pouget était du nombre. Mais au bout de plus de deux mois passés à la prison de Corbeil, l'accusation dut être abandonnée et il n'est pas exagéré de dire que si le procès était venu, le banc d'infamie n'aurait sans doute pas été celui des accusés.

Mais déjà la santé de Pouget, qui était notre aîné d'une bonne dizaine d'années, commençait à laisser à désirer.

A la longue, la lutte telle qu'il la comprenait use quelque peu son homme. Le repos pour lui consista alors à se remettre au travail pour gagner sa vie et jusqu'au jour où la maladie le terrassa, il n'arrêta pas — bien qu'agé de 71 ans — de travailler.

Telle fut la vie, trop largement esquissée ici, de cet admirable lutteur, que la classe ouvrière, pour qui il a donné plus que le meilleur de lui-même, semble aujourd'hui avoir par trop oublié. Mais de cela Pouget n'avait cure. Il lui a suffi d'avoir toujours travaillé suivant ses idées pour trouver en elles toutes les satisfactions qu'il attendait de la vie. Car cet homme si simple, si cordial, si bon camarade, si courageux souvent, était un rude homme.

Camarades qui venez de me lire, vous pouvez m'en croire.

PAUL DELESALLE.

---

*Sous ce titre : « Dernière visite au « PÈRE PEINARD » Le Cri du Peuple, sous la signature de M. Chambelland, a également publié l'article ci-après, plein d'intérêt et de souvenirs.*

Ainsi, le « Père Peinard » n'est plus.

Il s'est éteint, dans sa petite maison de Lozère, en Seine-et-Oise. Pour nous, le coup fut d'autant plus dur qu'il était inattendu. Nous avons rendu visite à Emile Pouget, il y a deux mois à peine, ma femme et moi, et nous l'avions trouvé alerte, en excellente santé.

Durand, l'ancien militant des Syndicats de Bûcherons du Cher, nous avait emmenés dans sa « bagnole », en compagnie de notre vieux « Garno », qui fut, à l'époque héroïque, le secrétaire de la Fédération de la Bijouterie. Durand et Garnery, c'étaient, je crois bien, les seuls militants de la C. G. T. d'avant guerre avec qui le « père Peinard » était resté en relations.

Quelques mois avant, Durand et Garnery m'avaient présenté. Durand lui avait écrit pour lui demander s'il voulait bien recevoir un camarade désireux de faire connaissance. Il avait répondu : « Amène-le toujours, mais rappelle-toi que je n'aime pas les raseurs. »

Emile Pouget avait la réputation d'un silencieux. De fait, pendant cette première visite, il nous fit parler beaucoup plus qu'il ne parla. Accoudé, la tête légèrement inclinée, il nous observait d'un œil assurément exercé.

Je lui parlai du mouvement pour l'Unité syndicale, de la *Révolution prolétarienne* et du *Cri du Peuple*. Je peux dire qu'il exprima de l'intérêt pour notre effort.

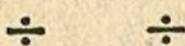
Dans le langage des « peinars », Garno lui avait dit : « En somme, ces bougres-là ils veulent refaire une C. G. T. à l'image de la vieille. » Pendant le trajet du retour, Garno m'assurait que « ça avait biché », que « ma gueule lui revenait », et que je pourrais me représenter à Lozère. J'y étais d'ailleurs invité.

Nous revînmes donc à Lozère. C'était, je crois, le 23 mai. Nous laissons l'auto devant la gare, au pied du raidillon baptisé chemin du Rocher. Quelques minutes d'ascension, et nous arrivons, à flanc de coteau, devant la modeste maison du « père Peinard ».

Il nous reçoit en tenue de jardinier, un béret de gros drap sur l'oreille. En haut du perron de bois, Mme Pouget nous accueille très gracieusement, je pourrais écrire affectueusement. Nous sommes bientôt installés sur ce perron, autour d'une table de jardin. Le « père Peinard » s'est assis, lui, sur la première marche de l'escalier. « Sa place habituelle », nous dit Mme Pouget.

Nous échangeons quelques appréciations à propos de l'élec-

tion présidentielle, qui vient d'avoir lieu. Sur le conseil de Monatte, j'avais, avant l'élection, écrit à Pouget pour lui demander de rassembler, à l'intention des lecteurs du *Cri du Peuple*, quelques souvenirs au sujet des « chevaliers du travail », sorte de franc-maçonnerie révolutionnaire où naguère Briand exerça ses talents d'illusionniste et participa notamment à l'élaboration d'un plan de révolution à Paris par les égoûts. L'article aurait pu s'intituler, dans l'hypothèse du succès de Briand, « des chevaliers du travail à la présidence de la République ». « J'ai connu les chevaliers du travail ainsi que ce fameux plan de révolution par les égoûts — me répondit en substance Pouget — mais je n'y ai pas participé. Je me suis borné à en rire. »



Du reste, le « père Peinard » n'était pas décidé à reprendre la plume. L'année d'avant, il avait été assez gravement malade. Et puis, il lui fallait encore, à l'âge de 71 ans, travailler pour gagner sa vie. Plusieurs jours par semaine, il venait à Paris pour s'occuper de la publicité des catalogues de salons de peinture. Comme je lui demande d'écrire chaque semaine pour le *Cri*, un article de « souvenirs », il me répond par un refus que la mort devait, hélas ! rendre définitif.

La première fois, il m'avait dit : « Le grenier est à votre disposition » ; quelques instants après que Garnery le lui a rappelé, il installe dans le vestibule, contre une armoire, une échelle qu'avec une agilité étonnante il gravit le premier, il soulève une trappe, et nous voilà tous les deux au milieu de paperasses accumulées dans un grenier poussiéreux.

Une première pile. Ce sont des collections du *Père Peinard* « reflacs d'un gniaff ». « Tenez, me dit Pouget en me tendant un paquet de petites brochures à couverture rose, voici la première année. » 1889. La collection est malheureusement incomplète. Avec les années suivantes, nous sommes plus heureux. Le format du *Père Peinard* s'est agrandi. Puis voici sept à huit brochures : c'est le *Père Peinard* de l'exil, le *Père Peinard* de Londres où Pouget s'est réfugié après l'exécution de Carnot. Dans l'une des brochures, on trouve les déclarations de l'exécuteur Caserio devant la Cour d'Assises.

J'aurais voulu consulter la collection de la *Révolution*, le quotidien dont le *Cri* a, la semaine dernière, rappelé la brève existence. Nous cherchons en vain. J'ai peur que le « père Peinard » se fatigue et je lui dis qu'on pourrait peut-être s'en tenir là. Mais c'est lui qui m'incite à poursuivre les recherches, c'est lui qui soulève de nouvelles piles de journaux. Il me tend un paquet. Non, ce n'est pas ça. C'est tout de même quelque chose de précieux : la collection complète de la *Révolution sociale*, hebdo-

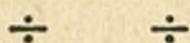
madaire anarchiste qu'édita Emile Gautier en 1880. Louise Michel devait y collaborer après son retour en France.

— Eh bien ! me dit Pouget, c'est à la lecture de la *Révolution Sociale* que je suis devenu anarchiste.

Quelques instants après, le « père Peinard » me tend une petite brochure. Elle est datée, je crois, de 1880. C'est l'exposé des revendications défendues alors par le Syndicat des Employés de Commerce Parisiens. Des convocations y sont encore jointes. Les réunions de propagande ont lieu à 9 heures et demie du soir, *après la sortie des magasins*. Pouget était l'animateur de ce premier mouvement syndical des employés. Il avait vingt ans.

— Presque tout ce que nous réclamions à l'époque, me dit-il, est aujourd'hui conquis, réalisé.

Des collections du *Musée Social* de l'époque de Robert Pinot, des comptes rendus de congrès, des dossiers sur la C. G. T., sur les métiers d'enfants à Paris, sur les jaunes, sur la verrerie ouvrière, etc... s'ajoutent à un butin déjà impressionnant.



Il y a beaucoup plus d'une heure que nous sommes dans ce grenier. Le « père Peinard » ne paraît pas fatigué. Je lui dis : « Nous reviendrons ; nous verrons les autres piles la prochaine fois. » Enfin, je le décide à descendre.

La conversation continue à bâtons rompus. Mme Pouget raconte des anecdotes qui nous montrent qu'à la « belle époque » le mouvement syndical n'était cependant pas tout rose. Il y eut, comme il y a aujourd'hui, de sérieux attrapages entre les combattants de la même cause. Les injures voltigeaient presque comme elles voltigent de nos jours.

Pouget nous parle de ses prisons.

« On venait un soir de chaque semaine — me raconte-t-il — prendre ma copie de dernière heure. Un camarade la ramassait dans la rue où je la jetais, à l'heure convenue, par le va-sistas de ma cellule. Le directeur s'aperçut de notre petit manège. Il me fit appeler et me dit :

— Si un sergent de ville passait dans la rue au moment où vous jetez votre copie, cela pourrait créer des ennuis. Dites à votre ami qu'il vous demande à la porte de la prison, vous descendrez lui remettre votre article. »

... Mais le temps a passé. Le « père Peinard » veut nous faire les honneurs de son petit domaine. Derrière la maisonnette, ça grimpe presque à pic. Un petit sentier monte en lacets dans la verdure. D'en haut, l'on domine la vallée de Chevreuse : vue remarquable.

Nous repartons vers huit heures, ma femme chargée de roses, moi chargé de deux énormes paquets de documents.

— « A bientôt ! » nous disent le « père Peinard » et Mme Pouget.

Nous ne devions plus le revoir.

M. CHAMBELLAND.



Le *Cri du Peuple*, N° du 22 juillet :

### EMILE POUGET

Une pénible nouvelle nous parvient : le Père Peinard est mort.

Ce nom qui ne dit peut-être pas grand'chose aux militants d'aujourd'hui évoquera à tous ceux d'avant-guerre une foule de souvenirs. C'est que Pouget fut, avec Griffuelhes, la figure la plus représentative du syndicalisme révolutionnaire de la grande période.

Pouget tint la plume pour toute la pléiade de militants d'alors, en sa qualité de secrétaire de rédaction de la *Voix du Peuple*, de 1900 à 1908. Une plume vigoureuse et expérimentée. Il fallait qu'elle le fût pour que le syndicalisme révolutionnaire, avec un simple hebdomadaire, tint le coup devant le socialisme parlementaire et son quotidien d'alors, la *Petite République*, tirant sur lui à boulets rouges.

En Pouget se rejoignaient les qualités d'un grand journaliste populaire et une longue expérience de militant révolutionnaire.

En 1883 — il avait alors 23 ans — il avait participé à la manifestation de chômeurs des Invalides et avait été condamné pour ce fait, avec Louis Michel, à 8 ans de réclusion. Il ne devait faire que trois ans à Clairveaux, une amnistie étant intervenue. Libre, il commençait la publication du *Père Peinard*, qu'il poursuivait jusqu'en 1894, où, échappant aux pattes des policiers et coupant au procès des Trente, il passait en Angleterre. Son anarchisme avait toujours été lié étroitement aux préoccupations et aux luttes journalières des travailleurs. Aussi comprend-on facilement que Pouget, qui avait fondé, vers la vingtaine d'années, le premier syndicat d'employés de magasins parisien, se trouvât vers la quarantaine, à la tête de la C. G. T.

Son rêve était de doter le mouvement révolutionnaire d'un quotidien. Il crut pouvoir le réaliser en 1908, quand il fonda la *Révolution*. L'insuccès de ce quotidien l'affecta beaucoup. Il survenait, il est vrai, en pleine crise grave de la C. G. T. Après Villeneuve-Saint-Georges, le gouvernement tenta, par tous les moyens, de briser la force montante du syndicalisme. Il ne put la briser, mais il réussit à l'affaiblir. Ce fut l'amer découragement pour d'aucuns, le repliement pour d'autres.

Pouget fut de ces derniers.

Mais son souvenir ne s'effacera pas. Même quand ceux qui

l'ont aimé et connu ne seront plus là, son nom demeurera gravé dans l'histoire de la C. G. T. et du mouvement ouvrier français.

\*  
\*\*

*Du N° 77 (septembre 1931), de Plus loin, dont notre camarade M. Pierrot assure la rédaction, ce bon article d'un raccourci si évocateur qu'il ne laisse que peu à dire après :*

### **EMILE POUGET**

Notre ami Pouget est mort. Il avait 71 ans. Il ne laisse après lui que des regrets et de la sympathie. Cet homme modeste, qui avait du talent comme écrivain, qui avait des goûts artistiques, qui avait un sens critique des plus fins, fut en même temps un homme d'action. Au lieu de se contenter d'écrire, il prit part directement à la lutte des syndicats ouvriers contre le patronat et contre l'Etat.

Ce besoin d'activité, il le montra de bonne heure, quand en 1883 (il avait alors 23 ans) il organisa avec Louise Michel la manifestation des sans-travail...

Il fonda le *Père Peinard* en 1889, rédigé avec une verve que personne n'égalait. Ce n'était pas le polémiste qui s'attaque grossièrement aux personnes, comme Léon Bloy ou Léon Daudet, c'était, ce qui est plus rare, l'ironiste mordant, qui, avec le bon sens du populo et en langue verte, en argot, s'attaque aux injustices et montre la cupidité des parasites sous leur feinte philanthropie et leur hypocrite moralité. Il démolit le respect des institutions. Son journal eut une grande vogue et toucha un grand nombre de lecteurs. Il prépara ainsi efficacement la diffusion des idées anarchistes.

Pouget, au lieu de se cantonner dans le domaine des idées, au lieu de se fossiliser dans une doctrine intransigeante et incompatible avec la vie sociale, prit, un des premiers, l'initiative de participer à la lutte syndicale, qui, dans les débuts, paraissait liée à l'action politique et parlementaire et tenue en grave suspicion. Il fonde ou il aide à fonder le syndicat des employés. Il apporte son appui à Pelloutier dans la propagande pour l'idée de grève générale et celle d'action directe. Il devient enfin le secrétaire adjoint de la *Confédération Générale du Travail* en 1897, où il s'occupe de la rédaction de *la Voix du Peuple*. Il joue surtout le rôle effacé, mais efficace, d'une sorte d'Éminence grise, conseiller intime de Griffuelhes, le plus intelligent des secrétaires confédéraux qui se sont succédés à la tête de la grande organisation ouvrière.

A son exemple, et couverts, peut-on dire, par l'initiative de leur aîné, nombre de jeunes anarchistes entrent dans les syndicats et y diffusent des tendances d'indépendance et de combativité : indépendance vis-à-vis du patron ou du politicien, action directe

fondée sur la valeur morale des individus et sur leur cohésion, idéal d'affranchissement fondé sur l'organisation fédérale et en dehors de l'Etat, etc. A ce point de vue on peut dire que les anarchistes vivifièrent le mouvement ouvrier et lui inspirèrent la tactique de *self-government*. Pouget, sans s'être jamais mis en avant, eut, entre tous, une très grande influence sur l'orientation du mouvement. Mais ne le savent guère que ceux qui l'ont connu personnellement, que ceux qui ont connu son intelligence et sa très grande valeur.

\*  
\*\*

*Dans un numéro antérieur de Plus loin, le camarade Wintsch, à propos de la mort d'un autre vieil anarchiste, Jacques Gross, nous relevons ces lignes si expressives :*

Mais on voyait surtout chez Gross des collections de vieux journaux anarchistes que je considérais alors comme des trésors inestimables. C'est le *Bulletin de la Fédération Jurassienne* à laquelle Gross avait appartenu, très corporatiste et fédéraliste. Puis surtout les publications un peu postérieures : *La Révolte* et le *Père Peinard*. Le plaisir était immense pour nous de déguster les tartines de Pouget, pleines d'esprit faubourien, frondeur et crâne, ayant toujours en vue d'ailleurs le développement du travailleur — gnaf ou campluchard — sur son propre terrain du travail ; et il y avait là des images de Luce, de Constantin Meunier, de Pissaro et autres impressionnistes, un tas de types qui faisaient rudement bien.

\*  
\*\*

*Le journal l'Humanité dans son numéro du 22 juillet, publiait une notice sympathique dont nous extrayons les lignes suivantes :*

### **EMILE POUGET**

Emile Pouget, ancien secrétaire de la C. G. T., chargé jusqu'en 1907 de la rédaction de la *Voix du Peuple*, vient de mourir, âgé de 71 ans.

Secrétaire de la C. G. T., il prit une part de premier plan à l'organisation de la classe ouvrière entre 1897 et 1907. Au moment des événements de Draveil-Vigneux et au lendemain des barricades de Villeneuve-Saint-Georges, il fut arrêté avec ses camarades de la C. G. T. et poursuivi pour complot contre la sûreté intérieure de l'Etat — Clemenceau étant alors ministre de l'intérieur et, comme il s'en vantait, le « Premier Flic de France ».

Il publia de nombreuses brochures de propagande, notamment en collaboration avec Francis de Pressensé, un ouvrage sur les *Lois scélérates*.

Avec lui disparaît une curieuse figure d'un passé de luttes. Pouget eut une influence considérable sur la première C. G. T., en un temps où l'on ignorait encore les défections et les abdications.

Bien que vieilli, Pouget s'intéressait, avec passion aux expériences bolcheviques et n'ignorait rien des grandes réalisations de l'U. R. S. S.

\*  
\*\*

*Du journal Le Peuple, du 22 juillet, nous extrayons les lignes ci-après :*

### **EMILE POUGET**

« C'est une figure bien originale et qui a laissé son empreinte dans le syndicalisme français. Il publia diverses brochures sur le syndicalisme qui firent autorité.

Doué d'un véritable talent d'écrivain, il écrivit plusieurs romans qui furent publiés dans les journaux d'extrême gauche et qui obtinrent un vif succès. Journaliste de combat, il collabora à de nombreux quotidiens et périodiques.

Pouget, avec tant d'autres, a apporté sa pierre à l'édifice du syndicalisme, difficilement élevé contre les forces hostiles et les persécutions haineuses.

Nous respectons profondément sa mémoire. »

\*  
\*\*

*Du journal l'Œuvre, du 22 juillet :*

### **EMILE POUGET**

#### **LE FONDATEUR DU « PÈRE PEINARD »**

Emile Pouget, qui fut secrétaire adjoint de la Confédération Générale du Travail et secrétaire de rédaction de la *Voix du Peuple*, organe de la C. G. T., de 1898 à 1906, vient de mourir à Lozère (Seine-et-Oise), à l'âge de 71 ans. Il était né à Salles-la-Source (Aveyron), en 1860.

Le journal libertaire *Le Père Peinard* qu'il rédigea seul de 1889 à 1894 est une des gazettes hebdomadaires les plus pittoresques de cette époque-là. Elle était rédigée, non sans adresse littéraire, dans le style argotique qui avait déjà fait le succès du *Père Duchêne* d'Hébert, puis de son rejeton communaliste de 1871.

Le titre du journal, qui représentait un « gnaf » frappant à grands coups de lanières les représentants de la Société, avait été dessiné par Maximilien Luce. Inutile de dire que le *Père Peinard* récolta toutes les condamnations qu'il voulut.

En ces derniers temps, Emile Pouget s'occupait de l'administration d'annuaires pour les sociétés de peinture, notamment « l'Annuaire de l'Art décoratif moderne ». — L. Dx.

*Du journal Le Populaire du 23 juillet 1931, organe officiel du Parti Socialiste, nous extrayons ces lignes si sympathiques :*

### **EMILE POUGET**

Nous avons appris, hier seulement, la mort d'Emile Pouget. Encore une belle et grande figure du mouvement ouvrier qui disparaît. Quelles qu'aient été nos divergences de vues, nous nous inclinons respectueusement devant le cercueil de celui qui fut toujours un ardent et courageux militant libertaire.

Né en 1860 dans le département de l'Aveyron, Emile Pouget vint à Paris à l'âge de 23 ans. Sans fortune, il entra dans un magasin de nouveautés et se mêla activement à l'action révolutionnaire.

Esprit cultivé, journaliste de talent, polémiste remarquable, le jeune Aveyronnais prit rapidement une place importante dans les milieux ouvriers. Il fut avec Griffuelhes l'un des meilleurs animateurs du syndicalisme révolutionnaire.

Mais le rêve d'Emile Pouget était de doter le syndicalisme français d'un organe quotidien. Il le réalisa en 1908 en fondant la *Révolution* au lendemain des douloureux et tragiques événements de Villeneuve-Saint-Georges.

La *Révolution* eut une vie éphémère et son fondateur en fut profondément affecté.

Pouget abandonna la vie militante.

Le défunt, qui a largement marqué de son empreinte le syndicalisme français, laisse de nombreuses brochures et plusieurs romans que des journaux d'extrême gauche ont publiés.

Emile Pouget laisse le souvenir d'un homme probe, loyal et courageux.

Il emporte dans la tombe les vives sympathies de ceux qui l'ont connu. Son nom restera étroitement liée à l'histoire prolétarienne de notre pays.

Léon OSMIN.

\*  
\*\*

*Du bon camarade Victor Méric qui, lui aussi, a bien connu Pouget, l'article ci-après, paru dans Le Soir du 26 juillet :*

### **EMILE POUGET**

Ce pauvre Emile Pouget, qui vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans et que la jeunesse d'aujourd'hui ignore naturellement, aura cependant empli son temps de son nom, de ses aventures, de son influence. C'était un journaliste remarquable et un organisateur de premier ordre.

Il débuta dans le mouvement social vers 1879, en contribuant à fonder le premier syndicat des employés. Il était anarchiste et appartenait à ce petit groupement de militants disci-

ples de Bakounine qui se réunissaient au 131 de la rue Saint-Martin et qu'on appelait le *quarteron*.

Le 9 mars 1883, la Chambre syndicale des menuisiers organisait un vaste meeting sur l'esplanade des Invalides. Deux groupes se formèrent, dont l'un prit la route du faubourg Saint-Antoine. Sur son passage, il y eut quelques pains dérobés chez les boulangers. Pouget était de la manifestation, à côté de Louise Michel. Tous deux furent arrêtés. Louise récolta six ans de réclusion. Pouget en eut pour huit ans.

Il ne demeura que trois ans à Melun, grâce à l'amnistie. A sa sortie, il fonda l'inoubliable *Père Peinard*, une sorte de réplique au *Père Duchêne* où il donnait la parole à un *gniaf*. Ce brûlot était rédigé dans un style à dessein populaire, plein de verve mordante et d'aperçus originaux. Pouget y disait de dures vérités. Si bien qu'il fut de nouveau poursuivi. En 1894, époque de la grande frousse bourgeoise, il est fourré dans le fameux procès des Trente, s'enfuit à Londres d'où il continue à publier son *Père Peinard*.

Plus tard, il écrit dans la *Sociale*, dans le *Journal du Peuple*. C'est à ce moment que je l'ai connu. Il ne pensait qu'à la conquête des syndicats. Il fut parmi les pionniers de la C. G. T. dont on le proclamait l'Eminence grise. Il fonda la fameuse *Voix du Peuple*. Mais l'histoire de Pouget, depuis le premier syndicat des employés jusqu'aux bagarres de Draveil-Villeneuve, c'est l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire.

Et cependant, Pouget était un modeste. Il s'effaçait volontiers. Mais sa ténacité était proverbiale. Il ne renonçait jamais. Le *Journal du Peuple* était mort, faute de munitions, qu'on voyait encore Pouget, entêté, s'acharnant à vouloir faire la mise en pages. Le quotidien, ce fut toujours sa marotte. Un jour, je le vis arriver à la Santé où j'étais hospitalisé. Il me dit :

— Ça y est. Je fonde un journal. Je l'appelle *La Révolution*.

*La Révolution* dura deux mois. J'y collaborai, de ma cellule, fidèlement. C'était un beau canard, combatif, ardent. Il ne lui manquait que le nerf de la guerre.

Depuis quelques années, Pouget avait abandonné le mouvement. Il vivait à l'écart, modestement. Il était de ceux qui ne s'enrichissent pas dans la politique. Je le rencontrais, de temps en temps, avenue d'Orléans où, un sac à la main, il venait faire son marché. Il allait le regard perdu, vieilli, la démarche hésitante. Mais sa mémoire demeurait intacte. Que de fois nous avons évoqué les luttes d'antan et les hommes dont quelques-uns avaient mal tourné ! Pouget hochait la tête, plein de mansuétude et de philosophie.

C'était un rude et bon ouvrier, un propagandiste merveilleux, un journaliste de grand talent. Il a fait sa besogne et, le soir venu, il s'endort paisiblement, sans bruit. Avec lui, c'est toute

une époque de luttes héroïques qui disparaît. Je salue avec infiniment de douleur le vieil ami et le vétéran révolutionnaire qui va connaître, enfin, le repos. Les vieux s'en vont. Place aux jeunes ! crie-t-on. Mais on aura du mal à retrouver un Pouget.

Victor MÉRIC.

\*  
\*\*

*Nous découpons dans Le Cri du Peuple ces quelques lignes du camarade Neveu.*

### **LE SOUVENIR DU « PÈRE PEINARD »**

Un vieux militant de la boulange écrit à notre camarade Chambelland, à propos de son article : « Dernière visite au « Père Peinard », les lignes suivantes :

*Cela m'a fait plaisir votre visite à Emile Pouget et rappelé de vieux souvenirs du Père Peinard, quand j'étais son voisin, rue La Vieuville, à Montmartre.*

*J'y donnais souvent des tuyaux sur la boulange, surtout sur les placeurs où il daubait ferme sous la rubrique : Rouspétance d'un mitron ou Bagne parisien.*

*Il ne craignait pas de parler des corporations de toutes sortes, telles que les Renauderies du Chifortin ou Chez les femmes : Rouspétance de bonnes bougresses.*

*Mais, aujourd'hui, tout son boulot a été presque détruit par les mercantis du syndicalisme.*

\*  
\*\*

### **UNE VIE BIEN REMPLIE**

*Extraits d'une biographie de F. Marie, dans la Bataille :*

La mort d'Emile Pouget survenue à Lozères (S.-et-O.) laissera un nouveau vide dans les rangs de plus en plus clairsemés du syndicalisme révolutionnaire.

C'est une des plus belles figures du mouvement social en France qui disparaît à 71 ans, permettant d'évoquer non pas seulement de nombreux souvenirs, mais encore de situer dans le cours des événements des points d'histoire qui font date.

Dès son jeune âge, Pouget participa d'une manière active à l'action révolutionnaire. Son esprit d'examen et d'analyse lui permit vite d'acquérir une expérience qui dans toute sa vie doubla la fermeté de ses convictions. Venu de fort bonne heure au mouvement avec une formation libertaire, Emile Pouget est mort sans avoir eu à modifier son point de vue pas plus que son idéal. La déception et les déboires, les défaillances qui ont toujours entouré l'activité des hommes

droits avaient eu pour conséquence, l'âge aidant, d'écartier Pouget de la vie militante. Mais sans abdication ni renoncement.

Pouget n'était pas un loquace ; ses conseils n'en portaient que plus. Son esprit analysait constamment les choses et les gens et son autorité était grande lorsque froidement, en zézayant, il laissait tomber son avis ou donnait sa contradiction incisive aux militants.

Ecrivain de premier plan, il ne rechignait pas à faire la leçon aux jeunes qui écrivaient pour *La Voix du Peuple*. L'art de dire beaucoup de choses en peu de mots et le souci de ne pas écrire pour soi mais seulement pour être compris des autres étaient enseignés par Pouget, de telle sorte qu'il sut former une petite pléiade de militants qui savaient tenir la plume ; ce qui se ressentait fort heureusement dans la presse syndicale.

\*  
\*\*

*Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici un des articles types qu'Emile Pouget écrivait chaque semaine dans son Père Peinard :*

### **LA PRISE DE LA BASTILLE**

Dans huit jours, non de dieu, y aura cent ans que les bons bougres de parisiens foutaient la Bastille en bas.

A cette occase, tous les canards vont rengâiner les vieilles histoires, nous rabâcher un tas de machines archi-réchauffées. Quand tous ces chameaux, ces chieurs d'encre nous ont raconté que Camille Desmoulins a dégoiser un chouette discours au Palais Royal, qu'on a balladé dans les rues les poires en plâtre de Necker et du Duc d'Orléans ; que les soldats se sont fichus quelques tripotées avec le populo ; ils se foutent dans la caboche qu'ils ont bavé tout ce qu'il y avait à dire sur la Révolution.

Eh, nom de dieu, tout ça c'est le fla-fla, les fioritures de la Révolution elle-même. Le chambardement a eu des racines plus profondes ; le populo n'a pas fait que gueuler sur les places et dans les jardins, il a agi, mille tonnerres !

Oui, le populo a agi ; mais pas comme vous le croyez. Il ne s'est pas contenté de prendre la Bastille et d'aller se coucher après ; s'il avait été assez moule pour croire que la Bastille foutue en l'air, il n'y avait plus qu'à roupiller, foi de Père Peinard, nom de dieu, le petit-fils de Louis XVI nous ferait encore le poil.

La prise de la Bastille !... parlons-en, nom d'un pétard ! En voilà une grosse blague qu'il serait temps de réduire à sa valeur. Eh ! bon sang, à chaque coup que le populo se foutait

en révolte, il s'emparait de cette sacrée Bastille ; c'était déjà arrivé une demi-douzaine de fois.

D'ailleurs, pas difficile à enlever cette bicoque ; elle était gardée par trois pelés et un tondu, et foutre qui plus est, c'était des invalides !

Seulement en 89, le populo, plus mariolé que les autres fois, a démoli la Bastille. Cette démolition prouve que ce coup-là ce n'était pas une émeute, mais bien une Révolution pour de vrai.

Oui, nom de dieu, la prise et la démolition de la Bastille n'a pas été l'événement le plus épastrouillant de cette guerre entre la noblesse et le populo. Y a eu autre chose, d'autres événements plus caractéristiques, et qui ont mieux donné la vraie note du mouvement.

Depuis, on nous a fait croire que le populo d'alors en pinçait pour des *Constitutions*, des *Déclarations des droits de l'homme* et autres gnoleries du même calibre. Sacrés farceurs ! Ah ! non alors, les bons bougres ne se faisaient pas casser la gueule pour ces rengaines, qui ne vinrent qu'après. C'est quand les bourgeois pris d'un trac épatant cherchèrent à foutre de la poudre aux yeux des gars à poil, en leur montant le bourrichon, qu'on lança tous ces boniments. C'était bien joué, nom de dieu, à tel point que depuis un siècle, nous mordons à l'hameçon.

Ce que voulait le populo en 1789, c'était vivre mieux que sous l'ancien régime : il voulait se caler les joues, se remplir la panse, et n'être plus sous la coupe des nobles, des prêtres et des bourgeois.

Hélas, il fut roulé par les politiciens ; eh oui ! ces sales Jean-foutres n'existent pas que d'aujourd'hui ; il y a un siècle, cette engeance fleurissait aussi puante qu'actuellement. C'est pourquoi il nous faut recommencer la besogne au point où nos paternels l'ont abandonnée.

Pour bien nous rendre compte du travail à faire, y a rien de plus bath que de voir comment s'y prenaient les bons bougres de 89. Il faut se rendre compte de ça, nom de dieu, qu'au-dessous de l'histoire officielle et mensongère, il y a l'histoire populaire et vraie (1).

---

(1) Tous les faits que je raconte sont pris dans un petit bouquin écrit par un contemporain de 89, et que le Père Peinard recommande aux copains. C'est un livre de la Bibliothèque Nationale à cinq sous le volume. Les œuvres choisies de Chamfort. Il y a trois volumes, c'est dans les deux derniers que se trouvent les Tableaux historiques.

Turellement c'est écrit dans un esprit bougrement bourgeois, mais avec un peu de jugeotte, on rétablit la vérité.

Un des soulèvements les plus chouettes du populo fut dans les premiers jours d'avril 1789, l'incendie de la Manufacture de Réveillon, un gros exploiteur du faubourg Antoine. Ce salop avait tripoté dans les accaparements, en plus de ça, il parlait de ses ouvriers comme d'une merde de chien, disant qu'il leur apprendrait à vivre avec quelques sous par jour et à bouffer de la paille.

Donc, ça émoustilla les bons bougres du faubourg, on se rua sur son bagne, on foutit tout par les fenêtres, après quoi on y mit le feu (Michelet est le premier historien qui ait raconté chouettelement cette insurrection).

Ça montrait bien que le populo en voulait aux riches, et que c'était du bien-être qu'il réclamait, et non des députés.

Ce ne fut qu'une émeute. La Révolution mijota 3 mois, avec quelques incendies par-ci par-là, quelques gros dépôts d'épicerie ou de boustifaille foutus au pillage.

Pendant ce temps on nommait des Etats-Généraux, et les bafouilleurs allaient faire la roue, en jean-foutres qu'ils étaient, à Versailles.

Mais, nom de dieu, ça fermentait bougrement. On savait à Paris les préparatifs que faisait la cour et les bandits de la noblesse pour écrabouiller la grande ville ; on savait que les députés étaient des jean-fesses, depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre, bons pour bafouiller, faire des discours, mais incapables d'avoir du poil.

C'est alors que ça éclata et chouettelement, mille tonnerres ! Ce fut si beau, si vraiment révolutionnaire, que l'énergie des bons Parisiens du 12 juillet 1789 pourra servir d'exemple pour tous les chambardements de l'avenir.

Les bons bougres prouvèrent d'abord qu'ils en voulaient au gouvernement. Paris était à l'époque (tout comme aujourd'hui) entouré d'octrois, *les brigands* (comme disent les chieurs d'encre de l'époque) foutirent le feu à tous.

Ils renversèrent les barrières, chahutèrent les bicoques qui abritaient les gabelous et foutirent le feu partout. Ce n'est pas seulement les bureaux qui cerclaient Paris, mais encore tous ceux qui se trouvaient sur les quais qui furent flambés.

C'était un dimanche que ça se passait. Le lendemain, les bons bougres voulurent faire voir qu'ils en voulaient autant aux richards qu'aux gouvernants. Ils parlaient tout bonassement de foutre le feu aux belles maisons de tous les aristos (1).

---

(1) *On est plus roublard aujourd'hui, on logerait les pauvres diables dans les belles turnes ; on se garderait bien de les brûler.*

Il y en eut quelques-unes de fortement secouées. Mais le plus bath fut le coup contre Saint-Lazare. Ce n'était pas une prison à l'époque, mais un couvent d'hommes. Le lundi à trois heures du matin, une sacrée bande de types arrive, pénètre dans la cambuse et chambarde tout.

Les meubles et toutes les bricoles religieuses furent balancées dans la cour et brûlées.

Dans les greniers du couvent il y avait du blé en quantité — et grâce à la crapulerie des accapareurs, le populo se serrait le ventre. Qu'est-ce qu'on fit ? On amène tout ce blé à la Halle ; il y en avait dix-sept voitures de huit sacs chacune, et pour les trimballer, les bons bougres réquisitionnèrent tous les chevaux des guimbardes bourgeoises, des fiacres et des charrettes.

Nom de dieu, vous dire la joie du populo en voyant passer la chouette procession ; ce qu'ils applaudissaient à l'initiative des gars qui avaient fait le coup !

D'autant plus qu'elle était très rigolboche, car histoire de s'en payer une bosse, mes types avaient collé sur les voitures des squelettes anatomiques, méli-mélo avec les ensoutanés de Saint-Lazare.

L'incendie des octrois, le feu flanqué à un bagne industriel, un couvent foutu carrément à sac, les maisons des riches menacées, voilà qui indique bougrement mieux que la prise de la Bastille, ce que devait être la Révolution qui commençait.

Grâce aux jean-foutres, aux endormeurs, aux députés, à toute la vermine qui a de tous les temps rongé le populo, la Révolution a dévié. Tout est à recommencer, nom de dieu.

Et il n'y a pas besoin de chercher midi à quatorze heures, y a simplement à reprendre la besogne au point où les bons bougres de 1789 l'ont laissée.

LE PÈRE PEINARD.

*Dimanche 7 juillet 1889.*



---

---

Indépendamment des centaines d'articles parus dans *Le Père Peinard*, qui eut quatre séries différentes, *La Sociale*, *La Voix du Peuple*, *L'Action directe*, *Le Mouvement socialiste*, *La Révolution*, Emile Pouget a signé un certain nombre de brochures :

**Variations Guesdistes.**

**Boycottage et Sabotage**

**La Confédération Générale du Travail.**

**Le Sabotage.**

**L'organisation du surmenage : Le système Taylor.**

**Le Syndicat.**

**Les bases du Syndicalisme.**

**L'Action Directe.**

**Le Parti du Travail.**

et un volume :

**Comment nous ferons la Révolution**

En collaboration avec Pataud

---

---

